Polly Jones, Myth, Memory, Trauma, Rethinking the Stalinist Past in the Soviet Union 1953-1970

Catherine Depretto

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/8077>

DOI : 10.4000/monderusse.8077

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2014

Pagination : 421-425

ISBN : 978-2-7132-2441-6

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Catherine Depretto, « Polly Jones, Myth, Memory, Trauma, Rethinking the Stalinist Past in the Soviet Union 1953-1970 », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 55/3-4 | 2014, mis en ligne le 13 avril 2015, Consulté le 25 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/8077> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.8077>

Ce document a été généré automatiquement le 25 septembre 2020.

© École des hautes études en sciences sociales

Polly Jones, Myth, Memory, Trauma, Rethinking the Stalinist Past in the Soviet Union 1953-1970

Catherine Depretto

RÉFÉRENCE

Polly JONES, *Myth, Memory, Trauma, Rethinking the Stalinist Past in the Soviet Union 1953-1970*, New Haven – London : Yale University Press, 2013, xii + 362 p.

- 1 Après avoir été négligée au profit des années 1930 et 1940, la période poststalinienne aurait retrouvé aujourd'hui la faveur des chercheurs. Cela s'applique en particulier au dégel dont l'historiographie a largement été renouvelée¹, alors que ses acteurs disparaissent progressivement de la scène et qu'une réhabilitation de Stalin est à l'œuvre dans la Russie officielle actuelle.
- 2 Le dernier livre de Polly Jones, professeur à University College (Oxford), qui a déjà beaucoup publié sur l'héritage du stalinisme et sur le culte des dictateurs² n'est pas une nouvelle histoire littéraire du dégel, mais une tentative pour aborder, de manière globale, la mémoire du stalinisme dans l'URSS des années 1956-1970, autrement dit pendant la période khrouchtchévienne et les premières années de la « stagnation » brejnévienne.
- 3 D'un point de vue de périodisation, c'est l'un des premiers intérêts du livre. S'il est centré, à juste titre, sur les deux moments forts d'intervention du pouvoir sur la question du stalinisme, le rapport secret du XX^e Congrès en 1956 et le XXII^e Congrès de 1961, il ne s'arrête pas à la chute de Hruščev en 1964, mais intègre les premières années brejnéviennes (1965-1968), encore fluctuantes dans leur rapport au stalinisme, et pendant lesquelles ont été écrits et soumis à la censure de nombreux textes critiques. On ne peut qu'être d'accord avec ce découpage, comme avec l'idée selon laquelle ce n'est qu'à la fin des années 1960 que les textes antistaliniens constituent une sorte de

« contre-mémoire »³. Ce n'est pas la première fois, cependant, que les chercheurs soulèvent la question de la fin du dégel, considérant, à juste titre, que le véritable « durcissement » intervient après l'écrasement du Printemps de Prague en août 1968 (sans compter, sur un plan intérieur, les procès Brodskij en 1964, Sinjavskij-Daniel' en 1966). On peut aussi aller jusqu'à 1970, date où A.T. Tvardovskij est contraint de quitter la direction de *Novyj mir*. Le sentiment de fin d'une époque est renforcé par le décès de plusieurs figures intellectuelles importantes au tournant des années 1960-1970, Kornej Čukovskij, Viktor Vinogradov en 1969, Julian Oksman en 1970, Viktor Žirmunskij, Aleksandr Tvardovskij en 1971...

- 4 Seconde originalité, l'ouvrage s'inscrit dans la ligne des études mémorielles, avec une nette dimension comparatiste et esquisse des parallèles avec la mémoire du nazisme en Allemagne de l'Ouest, avec celle du régime de Vichy en France ou avec l'image de Mao en Chine. Le matériau utilisé est essentiellement la littérature et, à un moindre degré, l'historiographie. Si la façon dont le pouvoir impulse, puis contrôle ou instrumentalise la mémoire du stalinisme est bien posée, Polly Jones accorde également toute son importance aux réactions de la population, grâce à l'utilisation systématique de documents publiés et inédits, tirés des archives, comptes rendus de débats, courrier des lecteurs, mémoires... On sent là les retombées du tournant par le subjectif qui a marqué l'historiographie de l'URSS (utilisation des ego-documents) et la prise en compte des acquis de l'histoire sociale et culturelle par en bas. Tout en s'inscrivant dans ce cadre méthodologique, l'ouvrage suit néanmoins un plan à la fois thématique et strictement chronologique, au fil de six chapitres successifs.
- 5 Le premier revient en détail sur le rapport secret, sur sa rédaction, sa diffusion et sur les réactions qu'il a suscitées. Le deuxième (*From Thaw to Freeze*) s'arrête sur l'année qui a suivi et se caractérise par un brusque retour en arrière, dont témoignent, outre différents textes officiels, les attaques visant *L'homme ne vit pas seulement de pain* de Dudincev (*Ne xlebom ediny*, 1956), la condamnation de la revue *Questions d'histoire* en 1957 et l'arrestation du groupe néomarxiste de Lev Krasnopevcev. Ainsi sont très vite posées des limites à la dénonciation du « culte de la personnalité » qui doit rester dans un cadre « optimiste ». Certes, il y a eu des « erreurs », mais le pays a su les surmonter et a continué à aller de l'avant. Dans le chapitre 3, intitulé « Oublier dans certaines limites : censure et préservation du culte de Stalin », cette ambiguïté initiale est explorée dans ses méandres et revirements pour la période 1957-1964. Utilisant la notion de « trajectoire de réputation » (*Reputational Trajectory*), proposée par le sociologue américain Robert Jansen⁴, Polly Jones suit les fluctuations de l'image de Stalin dans les premiers ouvrages d'histoire qui suivent le XX^e Congrès, puis après le tournant du XXII^e Congrès⁵. S'il arrive au Glavlit de déplorer que certains ouvrages ne soient pas assez critiques à l'égard de Stalin, il n'y a pas néanmoins de ligne officielle claire, allant jusqu'au bout de la dénonciation du culte, ce qui a pour résultat paradoxal de renforcer la puissance symbolique de Stalin, sa capacité à incarner un certain passé de l'URSS : « Stalin's image during this decade was therefore neither a 'floating signifier' nor 'routinized', as Mao's image became from the early 1980s. Rather Stalin's continuing reinventions maintained him as a salient figure who provoked intense, often emotional debate rather than playful reinvention » (p. 101). En même temps qu'elle reflète les difficultés du pouvoir à adopter une position ferme, cette absence de ligne est source de perplexité, d'anxiété pour les citoyens par rapport à leur propre travail de mémoire : « As this chapter will argue, Stalin's image continued to be manipulated in the 1950s, and even after the 22nd Congress, both in order to regulate

de-Stalinization's unintended consequences and in order to instrumentalize the Stalin question to pursue domestic and foreign policy objectives, the latter dominated in the early 1960s by the worsening Sino-Soviet split and the abrupt rises and falls in Cold War tensions » (p. 99).

- 6 Les chapitres suivants concernent la façon dont les Soviétiques, écrivains et lecteurs, abordent les épisodes les plus tragiques de la mémoire du stalinisme, la terreur de 1937 et la débâcle de 1941, les deux étant intrinsèquement liés, comme pour l'écrivain Konstantin Simonov. Dans le chapitre 4, « Traumatisme et rédemption » sont analysées plusieurs œuvres, tombées dans un quasi-oubli aujourd'hui et qui évoquent pourtant l'année 1937. Il s'agit, par exemple, de *Cela ne vaut pas la peine de vivre autrement* (*Inače žít 'ne stoit*) de la très conformiste Vera Ketlinskaja (1906-1976), nouvelle qui, comme le roman de Dudincev, dénonce le stalinisme à travers les méfaits de la bureaucratie, mais dont les héros sont victimes de la répression ou la pièce « Les oiseaux noirs » (*Černye pticy*; titre initial *Vernost'* [Fidélité]) d'un autre écrivain très officiel, le dramaturge Nikolaj Pogodin (1900-1962). Dans le chapitre suivant, c'est l'œuvre romanesque de Simonov (1915-1979), en priorité *Les vivants et les morts* (*Živye i mertvye*, 1959), *On ne naît pas soldat* (*Soldatami ne roždajutsja*, 1963) qui sert de vecteur à l'analyse de la façon complexe et contradictoire dont se constitue une mémoire populaire de la guerre et du stalinisme. À côté de réactions très louangeuses, on note des réactions plus réservées qui font grief à l'écrivain de ne pas aller assez loin dans sa dénonciation du passé⁶. Malgré les critiques dont la politique de Stalin est l'objet, sa responsabilité dans le désastre de 1941, Simonov soutient aussi l'idée d'une dévotion sincère à Stalin, facteur incontestable de la victoire. Enfin, le dernier chapitre se concentre sur les récits antistaliniens des premières années Brežnev. Là encore, c'est l'occasion de rappeler des textes qu'on aurait un peu tendance à oublier comme ce récit d'Anatolij Rybakov (1911-1998), *Un été à Sosnjaki* (*Leto v Sosnjakah*) ou le roman de Grigorij Baklanov (1923-2009), *Juillet 41* (*Ijul' 41*), sans doute un des textes les plus forts dans la peinture du premier mois de la guerre et dans la dénonciation de Stalin. Mais ce qui domine, ce sont surtout les œuvres qui ne peuvent passer la censure ; cela concerne, pour le sujet qui nous intéresse, *Nouvelle affectation* (*Novoe naznačenie*) d'Aleksandr Bek (1903-1972), *Les enfants de l'Arbat* (*Deti Arbata*) de Rybakov, *Cent jours de guerre* (*Sto sutok vojny*) de Simonov ou encore *De par le droit de la mémoire* (*Po pravu pamjati*) de Tvardovskij (1910-1971). Si dans la seconde moitié des années soixante Stalin retrouve un certain crédit, comme en témoigne le fait que la *Pravda* consacre un article à l'anniversaire de sa naissance en 1969, il n'est (et ne sera) pas officiellement réhabilité.
- 7 Cet ouvrage est sans doute l'un des premiers à aborder l'histoire de l'URSS dans une perspective mémorielle, d'une façon aussi systématique et pour une période aussi longue (1956-1970). Plus que d'établir des « vérités », Polly Jones cherche à pointer l'extrême variabilité et la grande complexité du rapport à Stalin, aussi bien du point de vue du pouvoir que de celui de la population. Si elle suit les fluctuations de la façon dont l'État entend parler de Stalin, elle met aussi en avant les différences qui séparent ceux qui sont d'accord pour dénoncer le culte de ceux qui en contestent le bien-fondé, sont plus réservés ou plus méfiants. Enfin, parmi ceux qui ont subi les conséquences dramatiques du stalinisme, on retrouve aussi des clivages entre ceux qui envisagent une possibilité de rédemption (oublier le trauma) et ceux qui ne souhaitent (ou ne peuvent) pas s'écarter de sa dénonciation.

- 8 En traitant une question aussi vaste et pour une période aussi longue, il est difficile de prétendre à l'exhaustivité⁷. Aussi pourra-t-on reprocher l'absence de tel ou tel épisode qui serait tout aussi significatif pour illustrer le propos que tel exemple choisi par l'auteur. S'il est toujours intéressant de se pencher sur des textes de second plan, la non prise en compte d'œuvres centrales de la déstalinisation, comme les mémoires d'Ilya Erenburg, *Les hommes, les années et la vie* ou *Une journée d'Ivan Denisovič* de Solženitsyn, peut surprendre et risque de fausser la perspective. En tout cas, les choix effectués auraient pu être explicités et justifiés. On touche ici du doigt la limite de ce genre d'études qui ne peut tout embrasser et qui, à partir d'analyses de cas (même étayées par l'exploration des archives), débouche sur des généralisations. Il en va de même de la représentativité sociale des réactions prises en compte. Certes, par le biais du courrier des lecteurs, l'échantillonnage est élargi, mais il reste limité à des cercles restreints de la société, ce qui n'est jamais pris en considération. Plus généralement, malgré le titre de l'ouvrage et la référence à l'approche mémorielle, la littérature sur ce sujet n'est que peu mobilisée et certaines pages renouent avec un récit assez classique du Dégel.
- 9 Néanmoins, par l'ampleur et la richesse du matériau comme par la finesse des analyses de détail, l'ouvrage offre des perspectives stimulantes ; il montre toute l'ambiguïté du rapport à Stalin et au stalinisme dans la société soviétique des années 1960 et constitue une contribution essentielle à l'histoire culturelle de l'URSS poststalinienne.

NOTES

1. On signalera par exemple le numéro Repenser le Dégel. Versions du socialisme, influences internationales et société soviétique, Cahiers du Monde russe, 47 (1-2), janvier-juin 2006 et, parmi les ouvrages anglo-saxons, Polly Jones, éd., *The Dilemmas of De-Stalinization : Negotiating Social and Political Change in the Khrushchev Era*, Londres : Routledge, 2005 ; Denis Kozlov, *The Readers of Novyi Mir : Coming to Terms with the Stalinist Past*, Harvard UP, 2013 ; Denis Kozlov, Eleonory Gilburd, *The Thaw : Soviet Society and Culture During the 1950s and 1960s*, University of Toronto Press, 2013.
2. Cf. supra ainsi que *The Leader Cult in Communist Dictatorships : Stalin and the Eastern Bloc*, Palgrave Mac Millan, 2004.
3. "... it was only in the late 1960s that the narratives of the cult of personality retreated fully into non-state networks, becoming a 'counter-memory' marginalized and silenced by the new priorities of Brezhnev-era public memory", p. 11. Sur ce point, cf. son article récent, "Iurii Trifonov's Fireglow and the 'Mnemonic Communities' of the Brezhnev Era", Cahiers du Monde russe, 54 (1-2), 2014, p. 1-26.
4. Et les notions annexes de "salience", "valence", "ownership", cf. Robert S. Jansen, « Resurrection and Appropriation : Reputational Trajectories, Memory Work, and the Political Use of Historical Figures », *American Journal of Sociology*, 112 (4), January 2007, p. 953-1007.
5. Il s'agit principalement de l'Histoire de l'U.R.S.S. de 1957 (Maksim Kim, éd.), de L'histoire du parti de 1959 et des réactions des lecteurs de la revue *Kommunist*.
6. Figure contradictoire s'il en est, Simonov a contribué par ses fonctions officielles au sein de l'Union des écrivains à l'application des mesures répressives des années 1946-1953 (en particulier

lors de la persécution des écrivains d'origine juive), tout en réussissant à donner de lui, en d'autres occasions, l'image d'un « libéral ». Sa trajectoire est au cœur de l'ouvrage d'Orlando Figes, *The Whisperers : Private Life in Stalin's Russia*, Metropolitan books, 2007.

7. L'auteur n'est pas à l'abri de quelques approximations, comme ce qui concerne le critique Jakov El'sberg (et non N. El'sburg, p. 148 ; p. 358, index), une des cibles du pouchkiniste Julian Oksman, rescapé de la Kolyma (1895-1970), qui, pour stigmatiser la collusion d'El'sberg avec les services de sécurité, a signé sa notice de l'Encyclopédie littéraire du pseudonyme de G.P. Utkin, autrement dit G.P.U.

AUTEURS

CATHERINE DEPRETTO

Université Paris-Sorbonne